

MODO ASSE

Chargé de Cours

ESSTIC

Université de Yaoundé II

**LE RITUEL
DES SALUTATIONS
CHEZ LES FULBÉ
DU CAMEROUN
ENJEUX
IDENTITAIRES ET
STRATÉGIES**

RESUME

Chaque société, chaque communauté a sa façon particulière de saluer. Les salutations sont un rituel, c'est-à-dire une suite de gestes accomplis de manière spontanée et répétitive dans une circonstance donnée.

Chez le Fulbé du Cameroun, les salutations semblent souvent interminables, et suscitent une réelle curiosité. Mû par cette curiosité du chercheur, nous avons découvert à travers une analyse descriptive et hypothético-déductive qu'au-delà du verbe et de la gestuelle, les salutations chez les Fulbé engagent des stratégies spécifiques. Ces enjeux sont de type identitaire et empruntent des stratégies de séduction et de fraternisation.

Mots clés : Fulbé, rituel des salutations, enjeux de la communication, identité.

ABSTRACT

Each and every society or community has its peculiar way of greeting. Greetings are rituals, because they are followed by spontaneous gestures in each given circumstance. With the Cameroon Fulbe, greetings are almost always endless and often provoke some degree of curiosity.

Through a descriptive and hypothetico-deductive analysis, this researcher has discovered that beyond the verbal and gestural ways, greetings by the Fulbe carry along specific goals and strategies. These goals have identification undertones, as well as signs of seduction and friendship.

INTRODUCTION

Saluer, ou se saluer constitue à première vue un acte ordinaire et banal, qui dans beaucoup de situations ressemble purement et simplement à un réflexe. Ceci rappelle le <<bonjour>> des voisins de pallier dans un H.L.M, parisien, un bonjour qui part spontanément, juste pour la forme, alors même qu'on n'y pense pas et qu'on a déjà commencé à dévaler les marches d'escalier.

Pourtant, les salutations constituent un acte bien plus complexe et chargé de signification. Complexe par leur diversité, car il n'y a pas une manière unique de saluer et chaque groupe salue à sa façon. Complexe également par les enjeux et les stratégies qui les déterminent, et qui bien souvent demeurent implicites.

Dans cette étude, nous nous intéressons aux salutations chez les Fulbé, un groupe vivant dans les trois provinces septentrionales du Cameroun (Adamaoua, Nord et Extrême -Nord). Il s'agit de décrire l'interaction qui s'élabore à partir de ce rituel et révéler ce que E. Goffman (1974 : 7) appelle *l'ordre normatif* ou *l'ordre comportemental* qui le sous-tend.

A - INTERET DE L'ETUDE

Nous sommes aujourd'hui dans un contexte où les échanges au niveau mondial (et avec la complicité des médias), mettent davantage en situation les cultures venues des pays développés d'Europe et d'Amérique du Nord notamment. L'intérêt général de cette étude découle de cette observation et en ce sens, elle participe de la démarche du chercheur qui pense que l'Afrique doit exister et s'exprimer.

D'autre part, la complexité culturelle du Cameroun, du fait de l'existence de plus de 200 ethnies, rend difficile la compréhension et la coexistence entre les différentes communautés. Cette étude, quoique modeste, doit pouvoir contribuer à une meilleure compréhension entre les Fulbé et les autres Camerounais.

Au plan scientifique, cette recherche constitue un apport original dans le domaine de l'anthropologie de la communication au Cameroun. En même temps elle est une incitation pour les jeunes chercheurs qui souvent s'orientent vers des domaines sans emprise réelle sur leur milieu.

B - PROBLEMATIQUE

Les salutations participent des règles de politesse et de savoir-vivre, qui sont communes et nécessaires dans toute communauté humaine. Ces règles qui varient selon le milieu et l'époque, sont inscrites dans les rapports sociaux. Plusieurs problématiques sont partagées par rapport à ce rituel d'interaction, dont celle des enjeux identitaires que nous abordons dans cette étude.

Edmond Marc Lipiansky (1998 : 57) considère que << *l'identité est à la fois la condition, l'enjeu et la résultante de nombreuses communications* >>. Il explique que c'est la condition, parce que c'est à partir de sa place que le locuteur émet sa parole. La place ici fait référence aux statuts, aux rôles ou aux appartenances.

Ainsi donc, nous communiquons à partir d'une situation donnée que Lipiansky appelle, *identité situationnelle*, qui est réparable à travers << *des marqueurs identitaires, indicateurs de l'identité personnelle et code du locuteur : style expressif, choix du vocabulaire, usage d'un code propre à un groupe...* >>

Mais, l'identité est aussi l'enjeu même de la communication. «*il s'agit de produire une certaine image de soi et de la faire confirmer par autrui* », ce qui rejoint la notion de face chère à E. Goffman (1974 : 57) qui définit la face comme «*la valeur sociale positive qu'une personne revendique dans une situation particulière. Cette face est l'objet d'une mise en scène, d'une figuration qui tend à construire une certaine image de soi pour autrui* ».

L'image que l'individu veut donner de lui-même a besoin d'être entérinée et reconnue par autrui, sinon, il y a malaise. On parle alors d'ébranlement identitaire. La quête identitaire répond à plusieurs besoins. Lipiansky (1998 : 123) en définit cinq :

- le besoin d'existence et de considération (être connu, être pris en compte, être respecté) ;
- le besoin d'intégration (être inclus dans un groupe ou dans une communauté et y avoir une place reconnue) ;
- le besoin de valorisation (être jugé positivement, donner une bonne image de soi, être apprécié) ;
- le besoin de contrôle (maîtriser l'expression et l'image que l'on donne de soi, l'accès d'autrui à sa sphère d'identité) ;
- le besoin d'individualisation (être distingué des autres, affirmer sa personnalité propre.

Chez les Fulbé, le besoin de reconnaissance est permanent dans tous les actes d'interaction, et la question de recherche en vient d'elle-même : comment le Fulbé reconstruit-il la hiérarchie sociale à travers le rituel des salutations ?

C - HYPOTHESE

Notre hypothèse est que pour reconstruire la hiérarchie sociale, dans une société fortement hiérarchisée,

le Fulbé use des stratégies de soumission et de fraternisation. En effet, chaque individu occupe une place particulière, qui est la sienne, en vertu de son statut, à partir de laquelle il observe la société et qu'il peut agir dans celle-ci.

D - DELIMITATION DU DU SUJET

Cette étude porte comme nous l'avons dit au départ sur la communauté *fulbé* du Cameroun. Il existe des Fulbé ailleurs à travers le continent africain, mais seuls ceux du Cameroun nous intéressent ici. Nous ne nous attarderons pas sur l'histoire et la vie de ce peuple qui sont largement étudiées notamment par Delafosse (1922), Hampaté Ba (1994) auteurs que le lecteur intéressé peut consulter. Mais le lecteur retiendra que *fulbé* est le pluriel de *pulho*, ou *pullo* qui a donné *peul* en français sans **h**, ou *peuhl* avec **h**. Ainsi donc, *peul* et *fulbé* désignent une seule et même réalité. Dans cette étude, nous utiliserons invariablement l'une ou l'autre appellation. La langue parlée par le Fulbé est le *fufuldé*. C'est la même langue que parle ce peuple de pasteurs dispersés à travers la zone sahélo-soudanaise, mais vraisemblablement originaires du Nord du Mali.

E - CADRE THEORIQUE

Les salutations relèvent de la communication ritualisée, qui elle-même participe de la communication interpersonnelle. Celle-ci englobe à la fois tout ce qui est du domaine de la sociabilité et des règles de savoir-vivre. Cette communication très complexe fait appel à une perspective essentielle, celle dite interactionniste.

L'approche interactionniste aide à montrer que les salutations sont des actes de langage, dont la finalité est non seulement de communiquer, mais aussi d'agir sur autrui, ou d'interagir.

Il s'agit d'une communication de face à face pendant laquelle les différents participants exercent les uns sur les autres des influences diverses. <<les participants à l'échange communicatif construisent entre eux un certain type de relation (de distance ou de proximité, de hiérarchie ou d'égalité, de conflit ou de connivence) qui ne cesse d'évoluer au cours du déroulement de l'interaction>> (Catherine Kerbrat-Orecchioni, 2001 : 68). Cette approche montre également que toute interaction est encadrée par deux séquences liminaires d'ouverture et de clôture qui ont pour finalité d'organiser la rencontre. E. Goffman (1974) qualifie respectivement de *conjonctives* et de *disjonctives* les séquences d'ouverture et de clôture.

Dans cette même perspective, il est intéressant de considérer l'approche de Brown et Levison à laquelle recourt abondamment Catherine Kerbrat - Orecchioni, (id., 72), et qui repose sur l'idée selon laquelle <<tout individu est mu par le désir de voir préserver son territoire et sa face. Le territoire peut prendre des aspects corporel, matériel, spatial, temporel, ou mental. La face peut être considéré comme le souci de faire bonne figure dans l'interaction >>. Or, souligne Catherine Kerbrat- Orecchioni (id., 72, << le désir de faire face est souvent contrarié dans la vie de tous les jours, car, il se trouve que la plupart des actes de langage que l'on est amené à accomplir dans la vie quotidienne sont potentiellement menaçants pour telle ou telle face en présence >>. La face est à la fois la cible de menaces permanentes et l'objet d'un besoin constant de préservation.

Pour que la société fonctionne harmonieusement, les individus résolvent cette contradiction par un travail de figuration, le fameux *face-work* de E. Goffman (id., 15) que celui-ci définit comme <<tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris elle-même)>>.

Mais, il convient de souligner que les salutations ne sont pas que des actes de langage. Elles intègrent également la communication non verbale qui fait partie intégrante du système d'interaction entre les individus dans une situation dialogique donnée.

En effet, regards, mimiques, gestes et postures corporelles accompagnent la parole, la précèdent ou la suivent dans le rituel des salutations. <<il semble exister dans chaque groupe social ou ethnique un code de geste dont les règles sont moins rigides que celles des grammaires... Il n'y a pas de rhétorique universelle du non verbal : «notre corps reste à l'origine de toute communication individuelle ou volontaire» (Christion Baylon, Xavier Mignot, 1994 : 143).

C'est dire que toutes les cultures ont un système significatif gestuel, qui précède ou accompagne le discours, et peut même dans certaines situations le remplacer purement et simplement.

Parce que le rituel des salutations chez les Fulbé induit la gestuelle, la kinésique, théorie qui étudie l'ensemble des signes comportementaux émis naturellement ou culturellement doit forcément être interrogée. Elle est en grande partie l'oeuvre de Ray Birdwhistel (1968), membre de l'Ecole de Paolo Alto et devenu célèbre par une étude d'un film de 9 secondes intitulé *La cigarette de Doris*, où il montre que les gestes, le langage parlé, les touches, l'odorat, l'espace et le temps participent d'un même système de communication. Aux *phonèmes*, unités distinctes de la phonologie, Ray Birdwhistel fait correspondre les *kinèmes*, les plus petites unités d'action, du geste ou de la mimique.

Dans une interaction, dans un face à face, l'espace est une donnée importante qu'il faut savoir gérer, pour préserver les différentes faces. C'est pourquoi cette étude puise également dans la proxémique, qui étudie les rela-

tions spatiales comme mode de communication. A cette théorie se rattache forcément le nom de E. Hall (1971). Cette théorie définit la culture comme un ensemble de codes et surtout, développe l'idée selon laquelle les êtres ont un territoire adapté à leurs besoins et que l'homme comme l'animal, possède cette notion d'espace individuel, de *bulle psychologique*.

E. Hall (1970 : 160) distingue quatre types de distances :

- une distance intime (corps à corps, lutte, acte sexuel...) où la voix joue un rôle mineur. Cette distance peut être volontaire ou involontaire ;
- une distance personnelle (à porter de geste, voix normale) et qui est signe de familiarité ;
- une distance sociale (relations professionnelles, réception, un guichet où l'on tient l'interlocuteur à distance) avec une voix plus haute ;
- une distance publique (où l'on est en présence de la collectivité, on joue un rôle social, on porte un masque, la communication interpersonnelle s'appauvrit) où le feedback fonctionne au minimum ;

Dans le rituel des salutations chez les Fulbé, les participants épousent selon les circonstances ces différentes distances.

F- METHODOLOGIE

La méthodologie adoptée dans cette étude qui du reste pour l'essentiel est descriptive, repose sur les travaux de Edmond Marc Lipiansky (1998 :122) qui montre que l'on communique généralement pour transmettre des informations, pour partager des émotions, pour nouer des relations, pour agir sur autrui, pour conforter son identité ou celle des autres. Lipiansky distingue deux types d'enjeux : les enjeux opératoires et instrumentaux et les enjeux symboliques. Les premiers visent un effet de la réa-

lité, alors que les seconds recherchent à produire, à imposer ou à défendre une image.

Il distingue également deux catégories, les stratégies de pouvoir et celles de séduction. Les premières sont mises en œuvre dans une compétition où on essaie de l'emporter sur son interlocuteur (avoir raison, avoir le dernier mot, donner une meilleure image, être le plus fort). Quant aux rapports de séduction, ils « *instaurent un jeu coopératif où s'expriment la reconnaissance réciproque, l'affinité, la valorisation mutuelle* ». Dans la réalité, les deux stratégies peuvent alterner et même se confondre, la recherche du pouvoir pouvant utiliser la séduction et la séduction comporter une visée du pouvoir. C'est pour cela qu'au de-là de la description nécessaire pour la compréhension des enjeux et des stratégies, nous distinguerons les enjeux symboliques et les enjeux opératoires, des stratégies de pouvoir et celles de séduction, à travers le verbe et la gestuelle dans les salutations chez les Peuls.

G- PLAN

Ce travail est subdivisé en deux parties. La première a trait aux enjeux identitaires, qui comme nous l'avons montré sont à la fois opératoires et symboliques. Quant à la deuxième, elle porte sur les stratégies, elles-mêmes comprenant des stratégies de pouvoir et celles de séduction.

I - LES IDENTITES

On peut schématiquement distinguer deux types d'identités dans la société *fulbé*, en nous référant aux travaux de Jean François BAYAR (1985 :236), qui, analysant la société traditionnelle camerounaise et particulièrement les sociétés hiérarchisées, y distingue les aînés et les cadets sociaux.

A - LES AÎNÉS SOCIAUX

La catégorie d'aînés sociaux est constituée d'individus très respectés, en vertu de leur statut social, ceux-là qui font marcher la société et qui occupent les premières loges. On y trouve le chef, les membres de la cour, le chef religieux, le marabout et les hommes d'un certain âge, de manière générale.

a) Le chef

Le chef, appelé *lamido* est la personnalité centrale de la communauté *peul*. Il exerce un pouvoir temporel et spirituel très étendu sur chacun de ses sujets. Ce pouvoir dans certaines chefferies encore, peut aller jusqu'à décider de la vie ou de la mort. On lui doit la soumission la plus absolue. C'est Dieu sur terre, qui a droit à tous les égards, et nul dans la communauté ne saurait l'affronter sans courir un péril grave. En cas d'absence ou d'empêchement, le chef est suppléé par le *yerima*, qui est un prince et qui jouit également d'une grande notoriété.

b) La cour

Les membres de la cour royale sont également des personnalités de premier rang, avec des responsabilités importantes. Les notables, sortes de ministres forment la *faada* qui comprend généralement 12 membres. Le plus grand d'entre eux est le *kaïgama*, premier ministre. Parmi les plus influents il faut citer le *alkali*, ministre de la justice, dont le rôle est non négligeable, dans une communauté où il faut quotidiennement régler de nombreux litiges liés aux pâturages, à la gestion domaniale, etc. Le *warkiri* est le chef de cabinet et veille sur le chef. Les *salki sassou* est le ministre de l'élevage, ce qui ne manque d'intérêt, lorsqu'on sait que les Peuls sont surtout des éleveurs.

En dehors des dignitaires de la cour, le lamidat compte aussi d'autres personnalités influentes, que sont les *ardo* et les *lawan*, chefs de villages, travaillent sous la responsabilité directe du *lamido*. Il y a également les *djaouro*, chefs de quartiers, auxiliaires des *lawan*...

c) Le chef religieux

La société *fulbé* est essentiellement musulmane. Le chef religieux, l'*imam* en est l'une des personnalités centrales. En réalité, c'est le *lamido* qui est le chef religieux. L'*imam* est un chef délégué, mais dont l'influence est importante au sein de la communauté, tout comme l'est la religion musulmane dans la vie de tous les jours. C'est pourquoi l'*imam* fait l'objet d'une grande considération.

d) Le marabout

Appelé *modibo*, le marabout joue également un rôle important dans cette société *fulbé* très croyante, où le poids de la tradition reste énorme. C'est lui qui a le pouvoir de bénir, de maudire, de prédire, de guérir et de protéger. Il peut jeter des sors, bons ou mauvais, et pour toutes ces raisons, le *modibo* est un homme craint et respecté de tous.

i. Les hommes

La classe des hommes participe également des aînés sociaux nonobstant la hiérarchie interne au sein de cette classe, mais il faut être un homme accompli, c'est-à-dire marié et souvent père d'une progéniture nombreuse. L'homme est considéré supérieur à la femme et à l'enfant.

B- LES CADETS SOCIAUX

Les cadets sociaux sont constitués de classes inférieures qui jouent un rôle mineur dans la communauté.

On y retrouve essentiellement les femmes, les enfants et les esclaves.

a) La femme

La classe des femmes est considérée comme inférieure. Les femmes ne participent pas aux discussions masculines où leur présence n'est pas tolérée. Or, c'est dans ces sphères que les décisions importantes sont prises. Les femmes restent dans le *saré*, concession familiale, pour s'occuper des enfants et de la nourriture familiale. Mais, il y a également une hiérarchie au sein de cette classe féminine. Dans le *saré*, la première épouse et la préférée ont plus d'influence sur le mari et donc sur la gestion familiale. Les femmes âgées jouissent d'un statut particulier. Sans avoir la même considération que les hommes, elles ont la préséance sur les autres femmes et peuvent être consultées sur des affaires importantes impliquant la famille ou la communauté.

b) Les enfants

La classe des enfants fait aussi partie des cadets sociaux. Ceux-ci n'interviennent pas dans les décisions qui sont prises au sein de la famille ou de la communauté. C'est progressivement qu'ils sont introduits au sein des cercles d'hommes, en fonction de leur âge et de leur niveau d'initiation et de leurs réalisations.

c) Les esclaves

Aujourd'hui, il n'existe plus d'esclaves au sens du terme, mais dans la société *fulbé*, on trouve des personnes qui occupent des positions qui en réalité sont celles des esclaves. Ce sont des hommes et des femmes soumis, qui exécutent diverses tâches domestiques. Ils ne peuvent

être en contact avec le chef, ni même les notables pour leur parler. Ce sont des sous-hommes aux droits strictement limités et aux devoirs très étendus.

II - LES STRATEGIES

Nous distinguons deux types de stratégies : les stratégies de soumission (pouvoir) que l'on classe en stratégies verbales et non verbales, et les stratégies de séduction et de fraternisation, également regroupées en stratégies verbales et non-verbales.

A - LES STRATÉGIES DE SOUMISSION ET DE SÉDUCTION

Elles permettent de mettre en évidence la hiérarchie sociale, ainsi que les égards dus aux individus par rapport à leur position.

a) Les stratégies verbales

Généralement les salutations entre les *Fulbé* sont longues, très longues parfois, ceci, parce que les Fulbé préfèrent parler de la pluie et du beau temps et évitent qu'on entre dans leur vie privée, dans leur intimité. A l'endroit du supérieur, les salutations sont relativement courtes. C'est le cadet qui salue.

Il dira :

- | | |
|------------------------|---|
| Allah woonané ! | (Que Dieu fasse que tout soit bien pour toi !) |
| Allah yam iné ! | (Que Dieu fasse que tu aies une bonne santé !) |
| Allah oké djam ! | (Que Dieu te donne la paix !) |
| Allah souré ! | (Que Dieu t'entoure d'honneur (littéralement que Dieu couvre ta nudité !) |
| Allah djaabo do a ma ! | (Que Dieu exauce tes prières et tes souhaits!) |

A chaque fois, le supérieur répondra seulement : *ouséko !*
(Merci !)

Mais, en saluant le chef, le *lamido*, le cadet social dira :

Allah sobiné	(Que Dieu télève !)
Allah yowé dow konné en ma !	(Que Dieu te donne victoire sur tes ennemis !)
Allah tabitin lâmou mâ	(Que Dieu préserve ton pouvoir !)

Et comme le chef ne répond pas aux salutations de ses sujets, c'est son serviteur, le *tchinmadjo* qui va répondre par *ouséko* !, (merci !)

Les salutations constituent des stratégies de séduction de la part du cadet social, qui recherche une certaine reconnaissance de l'aîné social. Il fait appel à Dieu pour protéger le supérieur, une manière implicite de lui reconnaître son statut, et accepter que son pouvoir vient de Dieu.

b) Les stratégies non- verbales : la Kinésique de distance

Il s'agit des gestes du corps qui excluent tout contact direct et les attouchements, pour marquer le respect et la considération à l'égard du supérieur.

Lorsqu'on salue un aîné, notamment le chef, on enlève ses chaussures à bonne distance, on s'accroupit et on s'incline, en tapant les deux mains. Au même moment, le regard est fixé au sol et en aucun cas, on ne doit fixer son supérieur, ce serait lui manquer de respect.

Lorsqu'une femme rencontre au passage un homme ou un groupe d'hommes, elle s'incline légèrement et passe son chemin. Cela vaut salutation. Mais, s'il s'agit des salutations qui doivent durer, dans le cadre d'une visite par exemple, elle enlève ses chaussures, elle s'assoit, le regard porté sur le sol ou en oblige, avant de prononcer des mots de salutation. Si c'est la saison des pluies, elle doit arracher de l'herbe au sol avec ses mains ou tracer des lignes avec ses doigts pendant qu'elle délivre son message. De la même façon, lorsqu'on envoie un enfant auprès d'un

aîné, il doit enlever ses chaussures à bonne distance et s'asseoir à même le sol, enseigne de salutation.

Dans l'ensemble de ces gestes, le cadet social adopte un profil bas, pour ne pas heurter l'amour propre du supérieur ou lui faire perdre la face. Le geste qui consiste à enlever ses chaussures est très significatif à cet égard, lorsqu'on sait que le musulman ôte ses chaussures avant d'entrer dans la mosquée, à la rencontre de Dieu. C'est dire que si l'aîné n'est pas Dieu, il le représente et en face de lui, on doit se comporter comme devant Dieu lui-même.

B - LES STRATÉGIES DE FRATERNISATION

Comme dans le cas des stratégies de pouvoir, on distingue ici également des stratégies verbales et des stratégies non verbales.

a) - Les stratégies verbales

Les Fulbé sont très soucieux de leur intimité. A cet égard, on remarque que toutes les concessions se trouvent à l'intérieur d'une clôture, le *saré*, qui englobe les cases des épouses, la maison principale, le grenier, les étables etc. On y accède qu'avec l'accord du maître des lieux, ou tout au moins de quelqu'un du *saré*. C'est dans cet environnement que se déroulent les salutations, et celles - ci dépendent des circonstances de la visite et des interlocuteurs.

D'une manière générale, le vouvoiement n'existe pas, surtout entre frères. Mais, ceci varie d'une région à l'autre. Selon M. Haman Garga Adjé, Peul d'origine et ancien ministre, les Peul du Nord et l'Extrême-Nord camerounais ne connaissent pas le vouvoiement, ce qui n'est pas le cas de ceux de l'Adamaoua, où cette pratique est courante.

Dans le cadre des rencontres de circonstances entre pairs, on dit simplement *djam* ? (ça va ?). Mais dans le cas d'une visite surprise (vous arrivez chez quelqu'un à 23 heures par exemple), pour marquer la surprise, on dira : *djambo* ! (C'est-à-dire <<salut>>, mais à cette heure !). La réponse du Fulbé est d'abord *djam* (ça va ?), même lorsque ça ne va pas, avant de dire ce qui ne va pas précisément. Le mot *djam* étymologiquement veut dire la paix. En même temps qu'on salue, on souhaite la paix à son interlocuteur.

En dehors des visites importantes, il y a deux genres de visites qui appellent des salutations particulières, la visite de voisinage et celle d'étranger.

Dans les deux cas, les salutations commencent par un *A salam malekoun* ! De l'arrivant, auquel on répond par un *malekoun salam* (paix sur toi ! et à toi aussi !). Ces paroles sont arabes et simplement empruntées par les Peul dont l'influence arabe du fait de la religion musulmane est grande. C'est ensuite qu'on verse dans la langue *peule* par *Awarina* ? (Tu es là ?). Après la réponse qui est *Awari* ! (Je suis là !), s'engagent alors les salutations. On passe en revue toutes choses qui nécessitent attention. Cela donne des échanges qui paraissent souvent interminables, compte tenu de ce que l'intérêt des interlocuteurs peut porter sur une multitude de sujets. La famille élargie, les pâturages, le cheptel, la basse-cour, les cultures, les troupeaux, etc. Cela donne ce type d'échanges :

<i>Adjomo</i> ?	(Comment ça va ?)
<i>No mboata</i> ?	(Comment tu te sens ?)
<i>No ngoorata</i> ?	(Et la vie ?)

(Pour ces trois questions, la réponse peut être *djam* ou *djami* ! (Ça va ?), ou encore *djam banguida* ! (Comme tu souhaites !)

<i>Ebikon ?</i>	(Et les enfants ?).
<i>No cooréma ?</i>	(Et ton épouse ?)
<i>To bali na wodji ?</i>	(Et ce corps qui peut faire mal ?).

Ces trois autres questions appellent également une réponse invariable, *djami* (ça va !).

Mais entre pairs les salutations peuvent aussi varier en fonction de l'heure. Le matin, on prend les nouvelles de la nuit : *Wali djam na ?* Ou *afini djam na ?* (As-tu bien passé la nuit ? ou t'es tu bien réveillé ?).

A partir de 10 heures, on dira *aweeti djam na ?* (As-tu bien passé la matinée ?). Et dans l'après-midi, ce sera *anyalli djam na ?* (Tu as bien passé la journée ?). En fin d'après-midi ou dans la soirée, on va dire : *ahiirti djam na ?* (Comment as-tu passé la soirée ?). Chaque fois, on répondra *djam !* (Ça va !), même si ce n'est le cas. Quand tout va très bien, on peut répondre par *djam coodoumé*, et s'il y a un problème on répondre *djam koni*.

Des blagues peuvent substituer les salutations entre pairs. On dira à un ami *kouni mangariba don dodé ?* (Est ce que tu as la chance de rater la prière de *mangariba* ?). La prière de *mangariba* est la prière de 18 heures. C'est à cette même heure que les troupeaux rentrent des pâturages et où l'on traite les vaches. Celui qui a beaucoup de vaches à traire n'ira pas à la prière de *mangariba*, par manque de temps. C'est aussi une chance pour lui. Par contre, le pauvre qui n'a que quelques vaches à traire participera à cette prière.

Ici, on observe la disparition de l'évocation divine. On s'intéresse à l'être qu'on a en face de soi, à l'ami, au frère, dans tout ce qu'il représente. C'est pourquoi on veut savoir comment va toute sa maisonnée, sans oublier le bétail qui est un élément important dans la société *fulbé*,

qui est une société d'éleveurs.

b) Les stratégies non verbales : la kinésique des attouchements.

Les gestes qui accompagnent, les salutations sont peu nombreux chez les Fulbé, au regard des salutations verbales qui peuvent durer plusieurs minutes. La gestuelle varie selon les circonstances qui appellent les salutations et selon les classes sociales. Entre pairs, nous distinguons les stratégies pour une simple rencontre, celles d'une visite, ainsi que les cérémonies de mariage, de deuil ou de règlement d'un conflit.

- La simple rencontre

Lorsque deux personnes de même classe se rencontrent de manière ordinaire, elles échangent une poignée de main qui s'accompagne de *Allah hokké djam* ! (Que Dieu te donne la paix !), à quoi on répond par *Allah sey na* ! (Que Dieu te rende heureux !). Chacun se tape ensuite la poitrine, en même temps que les salutations verbales se poursuivent. Il va sans dire que la poignée de main n'est possible qu'entre des personnes de même rang et n'est pas envisageable dans les rapports hiérarchiques tel que nous l'avons vu précédemment.

- La visite

Il faut noter dans le cadre d'une visite, que le visiteur n'arrive jamais les mains vides. il garde toujours un présent à ses hôtes. Et c'est depuis l'entrée du saré qu'il lance : <<*djam wona down mon* !>> (que la paix soit sur vous !). Et les occupants répondent par <<*moï gourowa* ?>> (qui nous apporte la prospérité ?).

Le premier geste de salutation sera la remise du présent à l'un des enfants du *saré*, ce geste est aussitôt suivi par de l'eau à boire qu'on offre à l'arrivant, même si celui-ci n'a pas soif. Et c'est quand le visiteur a fini de boire de l'eau qu'il décline l'objet de sa visite.

- Le deuil et le mariage

Les circonstances événementielles tels que le deuil et le mariage impliquent le rassemblement à un même endroit de plusieurs personnes de différents groupes, mais aussi de différentes classes sociales.

Lors des mariages, la famille de l'époux vient avec des cadeaux qu'elle offre à celle de la mariée. Les hommes vont saluer les hommes, et les femmes se saluent entre elles. Ici, on ne se serre pas les mains, on échange simplement la cola pour les hommes ou le parfum pour les femmes, le reste du rituel est verbal. La cola et le parfum symbolisent la paix et la prospérité respectivement. Dans le cas du deuil, les hommes arrivent en levant la main en signe de salutation. Ils serrent la main du chef de famille endeuillé en lançant <<*Allah hokké mougna !*>> (Que Dieu te donne la patience !), ou encore <<*Allah yaafo maïdo !*>> (Que Dieu pardonne le mort !). Quant aux femmes, elles enlèvent leurs chaussures et se dirigent où sont regroupées des autres femmes, avant de s'asseoir à même le sol.

- Le règlement d'un conflit

L'échange de cola va également intervenir dans le cas de règlement d'un conflit. Seuls les chefs de famille des partis en conflit se saluent à l'ouverture des débats en se serrant la main. En cas de réconciliation, tous les membres des familles en conflit s'embrassent, poitrine contre

poitrine. En sortant, les familles échangent la cola avant de se séparer, symbole de la paix retrouvée.

CONCLUSION

Pour le commun des Camerounais, les salutations chez les Fulbé, comme d'ailleurs chez les autres soudano sahéliens du Cameroun, paraissent interminables et sont l'objet d'une réelle curiosité. Au-delà de leur caractère amusant, il s'agit bien d'un acte de communication qui a pour finalité de faciliter les rapports entre les individus au sein de cette communauté.

Mais, il faut observer que la société *peule* connaît des mutations profondes, du fait de l'influence permanente de l'islam et du monde arabe, mais aussi du fait d'autres apports qui font que les Fulbé des villes sont généralement extravertis. Cependant, dans tous les cas, chacun tient toujours sa place.

BIBLIOGRAPHIE

- Ba Hamadou Hampaté**, 1994, *Kaïdara, récit initiatique peul*, Abidjan, Vanves ;
- Ba Hamadou Hampaté**, 1980, *Histoire générale de l'Afrique*, Unesco ;
- Bayart (Jean-François)**, 1985, *L'Etat au Cameroun*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Paris ;
- Baylon (Christian) et Mignot (Xavier)**, 1994, *La communication*, Nathan, Paris ;
- Delaye (Jacques)**, 1963, *L'art Peul*, Paris, Cahiers d'études Africaines ;
- Lipiansky (Edmond Marc)**, 1998, *Le face à face et ses enjeux*, in *La communication. Etat des savoirs*, Ed. Sciences Humaines, Paris ;
- Goffman (Edwin)**, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris Minuit ;
- Hall (Edward)**, 1971, *La dimension cachée*, Paris, seuil ;
- Kerbrat-Orecchioni (Catherine)**, 2001 *Les interactions verbales*, tome 1, Paris Armand Colin ;
- Birdwhistel (Ray)**, 1968, *L'analyse kinésique*, Paris, Langages,

SOURCES ORALES

- M. Haman ADJI GARGA, ancien ministre, Peul de l'extrême-Nord (Maroua)
- M. TCHEROMA MAMA, député, Peul de l'Adamaoua (législature 2002-2007).